

5 EDITIONS

13 Francs

18 Pages

★★ Première
★ Bourse dernière
●●● Nuit
●●● Nuit dernière
● Matin

LE SOIR

Administration 02.219 41 90
Rédaction 02.217 74 80
Vente et abonnements 02.219 41 90
Annonces - Publicité .. 02.217 77 50
Annonces téléphonées 02.217 63 29
Autres renseignements administratifs en fin de journal

Luxembourg 14 F
Espagne. 60,00 Ptas
Canaries. 65,00 Ptas
France..... 3,20 FF
Italie..... 800,00 L

Quotidien

Place de Louvain, 21, 1000 Bruxelles

95^e année, n° 34



Ferré, de l'anarchie à la tendresse

A Arlon, où débutait sa tournée en Belgique, nous avons rencontré un jeune homme de 64 ans : Léo Ferré. Le « poète maudit », qu'on a si souvent traité de « provocateur », nous a parlé de sa femme Marie, de ses enfants (sur notre photo : l'ainé, Mathieu), de l'amour, du respect, de l'espoir... Lire notre interview en seizième page.

Edition •

Mardi 10 février 1981

Quand Ferré « l'anar » enfonce les portes ouvertes : « c'est pas mal des fois, le banal... »

DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE

Arlon, février.

Dans un Arlon maussade comme seul, peut-être, peut l'être Arlon, un vendredi de février, un jeune homme vint, 64 ans et un sourire, tout au fond du regard, loin, très loin, et étonnamment proche pourtant. Car on me l'avait prêté difficile : il fut évident. Agressif ? Il fut tendre. Capricieux ? Il n'est que disponible, attentif, un peu las peut-être, mais présent, toujours terriblement présent.

L'homme, donc, vaut bien le poète. Celui-là qui, avec son dernier disque : *La Violence et l'ennui*, avec un livre récent : *Testament phonographe* (qui s'ouvre sur l'un des textes — *Technique de l'écrit* — les plus bouleversants qu'il m'ait été donné de lire depuis longtemps), s'avance une nouvelle fois, masqué et péremptoire, gueulant là où d'autres sussurent, en appelant au désordre parce qu'il ne croit — mais oui — qu'à l'amour.

Léo Ferré, 64 ans, chante jeudi soir au Cirque Royal à Bruxelles. Allez l'écouter — écoutez-le à Arlon, parler de l'Italie où il a choisi de vivre aujourd'hui « parce que les gens y sont encore passionnés », de la violence, du terrorisme...

— Pour moi, le terrorisme le plus efficace, c'est celui de la parole. Parce que, vraiment, il est à la fois facile et souvent — je dis : souvent — inutile de tuer les gens. Ce ne sont pas des gens courageux qui font ça. Et d'autre part, ce n'est pas efficace, parce que, dans la mesure où on imagine qu'on a le droit — que je dénie bien sûr — de tuer quelqu'un, à ce moment-là il faut choisir la victime, la vraie. Il y a des gens effectivement qu'il faudrait débarrasser de ce monde, notamment certains chefs d'État en Amérique du Sud. Ceux-là, j'estime qu'on pourrait très bien les « descendre », entre guillemets, mais on ne le fait pas. Pourquoi ? Je n'en sais rien.

Réinventer les mots

— Lorsque vous chantez *Ma sœur la violence*, qu'est-ce que cela signifie dès lors pour vous ?

— Je l'ai dit dans un texte appelé « Il n'y a plus rien » : « Les mots, ça tue comme les armes ». Seulement je dis qu'il faut tuer l'intelligence ancienne des mots, il faut réinventer les mots. Ce n'est pas facile. On peut le faire avec ce qui les entoure, ce qu'on appelle le contexte. Je pense qu'il n'y a pas d'arme plus efficace que la parole bien trouvée, qui porte, sans que ça ait évidemment une origine politique quelconque. Singulièrement, les hommes politiques ont un parler démodé, avec des phrases toutes faites qui ne veulent rien dire. Or, ceux à qui s'adressent ces gens-là, ce qu'on appelle la foule, en définitive, ce sont des gens qu'il faut convaincre avec des mots simples, mais de « vrais » mots. Et ça, ça n'existe pas.

Alors, « *Ma sœur la violence* », parce que je vis avec elle depuis que je suis né, sans le savoir. Dans ma famille, on arrivait à l'heure à table, on se couchait à l'heure, pour sortir on demandait l'autorisation, même très tard. Puis j'ai été au collège pendant huit ans. Cette violence, elle était contenue, enfermée. Elle s'est déliée comme ça, malgré moi, et puis avec l'âge.

L'artiste a un métier qu'il essaye de faire de façon un peu dramatique et un peu trop exposée au début. Et puis après, il essaye d'être simple. La violence, pour moi, c'est important en définitive ; avec le fait que j'ai évolué, mon style s'est simplifié un peu. Mon style de pensée, et le

rapport que peut avoir ma pensée avec le mode d'expression qui est d'abord ma langue, et puis la musique qui l'accompagne, qui l'instruit et qui la porte. C'est important, la musique, vous savez. La musique porte, elle arrive dans l'oreille des gens, même avec des paroles qu'ils ne comprennent pas tout de suite. Mais ils peuvent y revenir, grâce au disque. C'est pour cela que le disque aussi, c'est important.

Dans les trous de nez

— Vous parlez du pouvoir du langage et pourtant, dans votre livre *Testament phonographe*, vous écrivez : « Le mot, voilà l'ennemi ». Ce n'est pas un paradoxe ?

— Oui, le mot, c'est l'ennemi, dans le sens que le mot, ça n'est pas suffisant. Ou alors, trouver vraiment le mot qu'il faut...

— Ça, c'est le génie ?

— Ah ça, alors, c'est difficile !

— C'est qui, Baudelaire, Rimbaud ?

— Ah oui alors, c'est donné, je crois, vous savez...

— Ce sont vos ancêtres, ça, Baudelaire, Rimbaud, Villon, Rutebeuf ? Vous vous reconnaissez en eux ?

— Eh oui, on est tous le fils de quelqu'un, de toute façon, toujours. Et puis les poètes sont peu nombreux, vraiment...

— Votre dernier disque s'intitule donc « La violence et l'ennui ». On a parlé de la violence. Et l'ennui ?

— L'ennui, c'est la fin du monde. Eh oui ! Faut pas. Faut vaincre ça. Dès qu'on s'ennuie, il faut partir, sortir. Crier. « La violence et l'ennui », c'est une sorte de désespérance devant la violence qui avorte toujours. Parce qu'il y a ce pouvoir, qui n'est pas seulement le pouvoir actuel des chefs d'État, ou de ce qu'on appelle les démocraties. Il y a aussi l'ennui qui est provoqué par tous ces millénaires de morale qu'on a dans les trous de nez et dont il est difficile de se départir. Ça rejoint le fait que les gens, aujourd'hui, sont immatriculés, avec les ordinateurs, tout ça. On trouve leur identité en appuyant sur un bouton. Je pense que les gens essaient de ne pas penser ou fait qu'ils puissent s'ennuyer. Alors ils se divertissent, avec les Jeux sans music-halls ou avec le football, avec une approche journalistique, la télévision, la radio, le tourne-disque ou... J'allais dire la promenade — mais même dans les rues, ça n'existe pas. Les gens sont toujours pressés. Ils vont quelque part pour, toujours, aller détériorer un autre.

Au bout, l'espoir...

C'est le seul problème de la société actuelle — je dis actuelle parce que c'est pire qu'avant, j'imagine. Le seul critère serait de ne jamais détériorer un autre, gratter un autre. Moi, j'ai 64 ans, je n'ai jamais été gratter un autre, jamais, jamais. C'est un fait tellement vrai et quotidien, on ne voit que ça. L'autre qui veut posséder l'autre, pour le prendre ou lui demander quelque chose, pour le tuer — ça arrive —, le torturer, le mettre à merci, le

diriger, avoir le pouvoir sur lui. Je ne comprends pas. Il serait tellement facile de respecter l'autre, et qu'alors il vous respecte. Il n'y a pas de problème. Et s'il y a une sympathie en plus, eh bien, on peut s'aimer à ce moment-là, mais ce n'est pas obligé...

— Vous prénez le respect de l'autre. Comment se fait-il qu'on vous ait souvent traité de provocateur ?

— Vous savez, c'est facile, il n'y a pas beaucoup de gens qui provoquent, alors moi si je provoque, je suis un provocateur. Les gens, qu'est-ce qu'ils croient ? Vous croyez qu'ils ne provoquent pas, les gens ? Il n'y a que ça dans les rues. Je provoque justement parce que les autres ne le font pas, alors ça paraît monstrueux. On se dit, ce gars-là est un provocateur, il est mal élevé, mal poli, qu'est-ce que c'est ? C'est pas vrai. Pourquoi ? Parce que l'emploi des mots qui sont peut-être violents, mais en définitive, c'est toujours avec, au bout, la générosité, et l'espoir...

Comment Marie aime ses enfants

— Vous en avez encore beaucoup, de l'espoir ?

— Eh bien j'essaie, quoi, j'essaie. Je triche un peu. Il faut tricher. Il faut se dire que ça va bien, lorsque ça va mal. Et le seul bien qu'on a, pour moi personnellement, dans mon corps, et pour vous aussi, c'est la santé, vous savez, vraiment. J'ai l'air d'enfoncer une porte ouverte, mais c'est pas mal d'enfoncer les portes ouvertes des fois aussi, ça fait du bien.

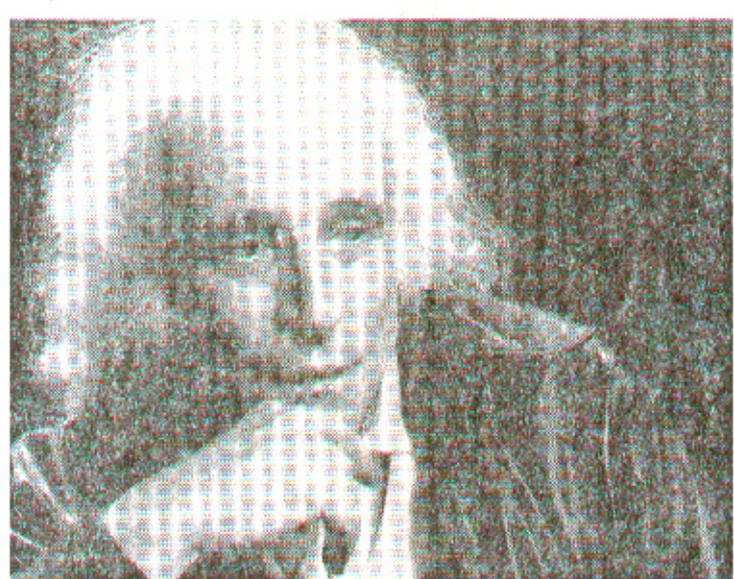
— Vous avez plusieurs jeunes enfants. Qu'est-ce que ça représente pour vous ? L'espoir, justement ?

— Non, peut-être pas à ce point de vue-là, non. J'ai un fils de dix ans et demi, une fille de six ans et demi et une autre petite fille de trois ans. Je les regarde... Je suis d'abord plein d'admiration pour la maman qui les a mis au monde, parce que je trouve ça extraordinaire et que l'homme ne pourra jamais savoir comment ça marche ça, vraiment. Je ne pourrai jamais savoir comment Marie aime ses enfants. Moi je sais comment je les aime, mais pas comme elle. Elle ne peut pas me l'expliquer, vous comprenez, parce qu'elle les a portés. Et j'aime parler avec eux. Je parle avec mon fils, avec ma fille aussi ; l'autre, je commence. C'est intéressant, c'est... la conversation. Il est évident que ce sont mes enfants, que j'y ai eu ma petite part, et que c'est épanouissant, quoi. C'est peut-être banal aussi, mais des fois le banal comme ça, c'est pas mal, pour la personne qui le vit.

Femme, mère, mer

— Vous parlez de votre femme. On a si souvent dit que vous détestiez les femmes, et le féminisme...

— Ah, le féminisme... Moi, j'aime beaucoup la femme, et beaucoup plus que quiconque, croyez-moi. La femme est un être irremplaçable. C'est la mère, et c'est la mer. Quand je dis du « mal », entre guillemets, des femmes, c'est parce que ce ne sont pas des femmes, à ce moment-là. Elles prétendent... La libération de la femme. Dans nos pays en tout cas, la femme n'a pas à être libérée. La femme commande à la maison. Bien évidemment il



Léo Ferré : « Le soleil ne se lève pas à l'est... »

il y a des femmes très malheureuses, ô combien, et j'aimerais bien les aider, mais je ne les connais pas, et puis je ne tiens pas à les connaître parce que je ne pourrais plus vivre. Je connais, et vous connaissez comme moi, des femmes qui n'ont jamais lavé une assiette. A celles-là je voudrais leur faire faire la vaisselle, de temps en temps. Mais il y a des femmes aussi qui sont chez Ripolin, à Paris, et qui, à quarante ans, ont les poumons en rade. Vous savez, le travail des femmes dans les industries, c'est terrible, on ne le dit jamais, ça. Et vous croyez que je veux dire du mal des femmes ? Allons ! Ce n'est pas vrai. On dit que je suis misogynne. Oui, d'accord, dans le sens que le misogynne, c'est celui qui aime trop les femmes, et qui à un certain moment a envie de dire : assez, quoi, faut pas exagérer, quand même ! Non, non, au contraire, j'adore les femmes...

« Je te laisse mes Celtiques »

— Il y a un autre personnage que vous aimez bien, aussi. Vous l'appellez Satan. Vous pouvez m'en parler un peu ?

— Mais oui, j'ai dit dans une chanson, qui s'appelle « La Damnation » : « Tous ce qui est mal, c'est bon, tout ce qui est bon, c'est mal. Alors, damne-toi ». C'est vrai, ça. Tout ce qu'on vous défend, c'est bon. Et tout ce qui est bon, on vous le défend. Alors quoi... damne-toi. Satan, c'est un personnage... je le vois, je le connais, il est aussi intéressant que l'Autre, vous savez. Au moins il a le courage de ses opinions — ou des opinions de ceux qui prétendent qu'il existe. On ne peut rien dire contre lui ; tandis qu'on pourrait dire à l'Autre : pourquoi tu permets qu'en Uruguay, il y ait une école de torture ? Vous savez ça ? Actuellement, en Uruguay, on apprend à torturer... sur le cif. C'est curieux que ce soit en Amérique du Sud, ça. C'est bizarre. C'est terrible. Terrible.

— J'en reviens à votre livre, *Testament phonographe*. Pourquoi un testament, maintenant ?

— D'abord, c'est un titre. Un testament olographe, en droit français, c'est le testament de sa propre main. Comme moi je travaille avec ma voix, j'ai mis « Testament phonographe ». Si

jamais il doit rester quelque chose de moi, c'est ma voix.

— Mais un testament, ça ne se fait pas à vingt ans. Est-ce que vous vous sentez proche d'une fin ?

— Ah non, pas du tout. On peut faire un testament à vingt ans. Justement, un testament olographe, ça se fait n'importe quand. Vous pouvez laisser une boîte d'allumettes, ça... à votre amour si vous voulez, s'il l'aime. Je te laisse mes « Celtiques »... j'ai écrit un testament, moi, dans le Nord qui s'appelle « Poètes, vos papiers ». « L'oreille de Van Gogh, la pipe de Balzac... » : qu'est-ce que c'est ça, hein ? Ça n'appelle pas la mort, ça...

« Moi, je suis contre »

— Dans *Testament phonographe* il y a une phrase qui dit : « Moi, je suis contre ». C'est votre définition : Ferré est contre ?

— Oui, il faut être contre. Même avec mauvaise foi.

— Jusqu'au bout, et contre tout ?

— Oui, parce que ça aide à vitupérer. Parce qu'en définitive qu'est-ce que c'est, même le soleil qui se lève à l'est : est-ce vrai, ça ? Il ne se lève pas, d'abord. C'est nous qui tournons. Lui, il reste toujours là où il est. Alors c'est la première chose : le soleil ne se lève jamais. C'est une façon de dire qu'il y a le jour et la nuit. Et puis avec tout ce qu'on imagine être de l'Autre... — ça nous indique qu'il ne faut pas être trop prétentieux et dire des choses comme ça : le soleil se lève à l'est, à l'ouest, il est six heures ici. Cela dit, moi j'ai dit : « Il est six heures ici et midi à New York », oui, d'accord, mais jusqu'à quel point ? Nous tournons à cent mille kilomètres à l'heure autour du Soleil, et sur nous-mêmes je ne sais pas à combien, assez vite... Et tout ça, ça fait : le soleil se lève à l'est ? Alors moi, je dis non : il se lève au nord ! Je sais que je suis de mauvaise foi. Mais il faut être contre. Voilà. Ça forme.

Propos recueillis par

CATHERINE DEGAN.

« Testament phonographe » est publié aux Éditions Plasma. « La Violence et l'ennui » : un disque RCA. Léo Ferré chante au Cirque royal, à Bruxelles, le 12 février à 20 heures.

MARIVAUX : Inspecteur La Ba de Zidi, Coluche, Depardieu. Séances : 1.40-3.40-5.40-7.40-9.40. Fil 1.55-3.55-5.55-8 et 10 h. Enf. ad

MARIVAUX : Rendez-moi ma de P. Schulmann. Séances : 3.30-5.30-7.30-9.30. Film : 1.45-3.50-7.50-9.50. Enfants non adu

METROPOLE (217.16.84) : La B avec Brigitte Fossey Vers fr. Séances : 12 - 14 - 16.20 - 18.40. Film : 12 - 14.20 - 16.40 - 19 - 21

METROPOLE : Une Robe noire un tueur. E.N.A. V. fr. s.-t. n. S. : 13.45 - 15.30 - 17.30 - 19.30 - 21.30. F. : 13.45 - 15.45 - 17.45 - 19.45 - 21.45

METROPOLE : Une Merveille Journée avec M. Galabru et B. font. E.A. V. fr. s.-t. néerl. S. : 14.05-15.40-17.30-19.30-21.40. Film : 14.05-15.55-17.45-19.35-21.35

MIDI-MINUIT non stop de 11 à 1
 1) Les Escales galantes de Selc hostess U.S.A., film améric. 1^{re} Voluptés orientales film américain première vision.
 2) Prolongation deuxième séma Orgles collectives version française, première visi

Soirées très spéciales
 film américain première vision.

ORLY-MIDI : Champagne au déjeuner, film américain + Less, film américain.

PARIS : La partie la plus alléche de l'homme. 1^{re} vision. Prem 11h; dern. s. 22 h.

PICCADILLY (Téléphone 218.19.0)
 1) Serrault, Tognazzi ds leurs mières aventures La Cage aux les I. s.-t. fl. E.A. 12, 13.40 17.40, 19.40, 21.40
 2) Marthau, Curtis, J. Andrews Little Miss Marker V.O. s.-t. fl. E.A. 12, 14.15, 16.30, 18.45, 21 heu

PLAZA : bd A Max (2 s.) 217.

PLAZA : Emanuelle, reine de S. Laura Gemser. Séances : 2-3.40-5.40-7.40-9.40. Film : 2-4-6-8-10. Ver anglaise Enfants non adms 18.

PLAZA : Réaction en chaîne. te flante possibilité? Séances : 1. 3.20 - 5 - 7 - 9. Film : 1.45 - 3.50 - 5.25 - 7.30 - 9.30 Vers angl. E.A.

RIVOLI I : « Night Games » Vadim, V.O. 16 ans Film à 18. 20 h - 22 h Dimanche à 16 h - 18.20 h - 22 heures.

RIVOLI II : Little Big Man. Du Hoffman, V.O. E.A. Film : 18.21 h, Dim : 15 h 30 - 18 h - 21 h

ROYAL Nd : Viva Bruce Lee, E.A. V.O. E.A. Dolby Stéréo. S. +

TWINS I : Certaines nouvelles, c. V. fr. s.-t. néerl. E.N.A. S. : 14.16.25-18.35-20.45 Film : 14.45-18.05-21.15

TWINS 2 : Midnight Express. C. V.O. s.-t. bil. E.N.A. S. : 14.0.16.25 - 18.40 - 20.55 F. : 14.2.16.35 - 18.50 - 21.10

Samedi 7 février à 10 h du mat
 F. adultes : Anthracite v. fr. s.-t. F. enfants : Le voyage d'un c F Hongrois

UGC - City 2 - 8 cinémas - Té 219.42.46 (franc) 219.44.36 (néerl)

UGC : Brubaker av R Redford V.O. s.-t. bil. S. : 11.35 - 14.00 - 16.15 - 18.30 F. : 11.40 - 14.0.16.25 - 19.05 - 21.35

UGC : Le Chasseur (The Hunter) Steve Mc Queen. E.N.A. V.O. bil. S. : 11.55-13.55-15.55-17.55-19.55 F. : 12 - 14 - 16 - 18 - 20 - 22

UGC : Het Elnde van de reis av rolme Vlerick (meilleure interprétation féminine (débutant) au 1^{er} thème Festival Bruxelles) E.A. V. néerl. s.-t. fr. S. : 12.00 - 14.0.16.00 - 18.00 - 20.00 - 22.00 h. F. 15 minutes après.

No seu la videncia
 ←

JEUDI...

Crie pas de quartier et lâchez

LES CHIENS DE GUERRE

(THE DOGS OF WAR)

United Artists

AFFICHE